12. Synthèse

Marc Wilmet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/1419>

DOI : 10.4000/ml.1419

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1999

Pagination : 135-139

Référence électronique

Marc Wilmet, « 12. Synthèse », *Modèles linguistiques* [En ligne], 40 | 1999, mis en ligne le 01 mai 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/1419> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.1419>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

12. Synthèse

Marc Wilmet

- 1 Première question à se poser, à quoi servent les synthèses ? (et donc les synthétiseurs). De deux choses l'une : ou les intervenants ont été bons, c'est-à-dire clairs, et la synthèse, redondante, respecte purement et simplement un cérémonial ; ou les exposés ont paru moins éclairants qu'on pouvait l'espérer...
- 2 Mesdames, Messieurs, chers collègues et amis, la vanité de ce qui suit, ce n'est pas un paradoxe, ou à peine, devrait certifier la réussite du colloque. Voilà donc de quoi vous – et me – rassurer.
- 3 Seconde question, accessoire par rapport à la première, mais impossible à éluder, pourquoi les organisateurs m'ont-ils confié à moi cet exercice aussi périlleux qu'irresponsable ? Peut-être escomptaient-ils mon goût de la concision, et sur ce plan au moins j'essaierai de ne pas leur donner tort.
- 4 Permettez-moi toutefois, l'espace d'un instant, de changer de personnalité en me livrant au jeu enfantin des *si j'étais*.
- 5 Si j'étais Napoléon, je répéterais qu'un petit croquis (entendez : des exemples, des illustrations...) m'en aurait souvent appris plus qu'un long *discours*.
- 6 Si j'étais, hypothèse plus flatteuse, Bernard Pottier, j'aurais déjà empoigné la craie pour tracer au tableau noir mes visions fulgurantes. Seulement voilà, comment faire ? Je ne voudrais pas me trouver à la place d'un quelconque linguiste égaré à mille milles de toute terre habitée et à qui un petit garçon blond surgi des sables demanderait poliment : « S'il te plaît, dessine-moi un discours ! »
- 7 Mais revenons à nos moutons à nous, à ce terme de *discours*, si polysémique, si ambigu, la majorité des orateurs l'ont souligné.
- 8 Qu'est-ce que le *discours* ?
- 9 Une grande difficulté de notre discipline – handicap majeur, servitude incontournable – demeure qu'il lui faut appréhender son objet d'étude avec des mots empruntés à cet objet. Que le terme soit d'allure familière (c'est le cas, s'agissant de *discours*), nous le voyons progressivement réinvesti par les acceptions banales de son homonyme. Le domaine tant bien que mal circonscrit se délite (rappelez-vous la mésaventure advenue

à la *stylistique* de Bally). D'où l'irrésistible tentation pour un chercheur de créer un mot de toutes pièces, suscitant *illico* la défiance, voire les moqueries des confrères. On a rarement la chance de Stanley Prusiner, le découvreur du prion (il est vrai que nous nous attaquons à des fléaux moins dramatiques), et les mânes des infortunés Damourette et Pichon en savent quelque chose.

- 10 Tout de même, mes chers collègues, sans rire, agissons-nous constamment en hommes de science (ou en femmes, bien entendu, l'égalité des sexes a ses revers) ? Sommes-nous assez attentifs à l'univocité du vocabulaire technique ou à sa définition rigoureuse, fût-elle idiosyncrasique ? Vous répondrez *in petto*. A mes yeux, la complexité supérieure des sciences humaines ne saurait constituer une excuse pour le laxisme des méthodes. Au contraire.
- 11 Alors je précise ma question de tout à l'heure. Non plus « qu'est-ce que le discours ? » mais « de quelle manière le mot *discours* a-t-il été employé *hic et nunc* ? ».
- 12 Procédons par élimination.
- 13 1. Je n'ai pas entendu d'allusion aux *partes orationis*, littéralement « parties du discours », des Anciens. L'appellation semble définitivement reléguée aux oubliettes de l'histoire. Tant mieux. Rendons aux *classes* (et aux *catégories* définitives des classes) ce qui leur appartient.
- 14 2. Aucune mention, si je ne m'abuse, de la dichotomie benvenistienne du *récit* et du *discours*. Pas de quoi, là non plus, nourrir trop de regrets. Cette notion insaisissable, tout juste retouchée par Harald Weinrich (« *besprochene und erzählte Welt* »), s'en va reposer au cimetière des théories mortes.
- 15 3. Bien représentées en revanche, sous le couvert des « variétés de discours », les *langues de spécialités* : discours de transmission de connaissance, discours économique, etc. (imaginons : le discours du droit, le discours politique, le discours syndical...). Dans le titre de ce colloque, il suffisait de substituer un pluriel au singulier. De l'analyse *du* discours à l'analyse *des* discours par le truchement d'une analyse *de* discours (qu'on ait affaire à l'article zéro ou à la réduction haplologique de *de des* à *de*, conformément à la prétendue « loi de cacophonie » de Maurice Gross – un enjeu moindre, je vous le concède, qu'entre Israéliens et Palestiniens l'exégèse de la résolution 242 des Nations-Unies, prévoyant en anglais l'évacuation *from occupied territories*, et en français *des territoires occupés*).
- 16 4. *Discours* a été utilisé au sens de « discours rapporté » : les DD « discours direct », DI « discours indirect », DIL « discours indirect libre » (là aussi les frontières sont poreuses, et je me demande si l'on n'aurait pas intérêt à remettre en honneur l'hétéroscopie ou « changement de point de vue » de Joe Larochette), plus le discours proprement « absorbé » des sciences passées à la moulinette journalistique (qui efface les guillemets de la citation et finit par grammaticaliser des expressions devenues inanalysables : l'exemple de la « maladie de la vache folle » touchant des brebis), plus le discours « phagocyté » des instructions officielles, dont les vrais rédacteurs font l'hommage à la signature ministérielle.
- 17 Que reste-t-il ? Une interprétation numéro 5 et une interprétation numéro 6 qui nous mèneront du centre vers la périphérie.
- 18 5. Relisons l'intitulé de la rencontre : « Les fondements théoriques de l'analyse du discours », et ne me dites pas que vous n'auriez pas saisi l'intention des organisateurs. Mais, rançon de la multiplication des colloques, chacun y emmène la petite cuisine

mitonnée dans son coin plus souvent qu'il ne prépare une nourriture substantielle pour la circonstance.

- 19 Cet avatar-là du discours nous adressait à Gustave Guillaume, et derrière lui à Saussure. La « bifurcation » langue / parole : d'un côté la langue, « code », « dictionnaire » ou « trésor », le patrimoine d'une communauté linguistique ; en face, la parole, exploitation individuelle des potentialités collectives. Vient ensuite la correction *discours*, car *parole* paraissait cantonner les investigations aux manifestations orales. Comme rien n'est jamais sûr, ni gagné, il conviendra de respécifier encore et toujours que *discours* englobe avec la parole l'écriture, la mimique, la gestique, etc.
- 20 Puis, ô surprise, on a entendu ressurgir une vieille interrogation. Faut-il nécessairement tabler en priorité sur la *langue* (statique ainsi que le voulait Saussure, ou dynamique à la façon de Guillaume, peu importe). Le *discours*, visible, concret, tangible, ne suffit-il pas à notre bonheur ?
- 21 La réponse avait profondément séparé Gustave Guillaume de son protecteur Antoine Meillet (un désaccord que les guillaumiens ont tendance à recouvrir pudiquement du manteau de Noé)¹.
- 22 Accordez-moi d'ouvrir une parenthèse et de vous confesser un sujet d'étonnement, qui grandit avec l'âge, hélas ! Bien qu'à plusieurs reprises, ici, une histoire des recherches sur le discours ait été esquissée, la linguistique – j'élargis maintenant le propos –, faute d'attention épistémologique, brûle continuellement ses vaisseaux. Je sais bien (nous le savons en fait depuis Foucault) que la conception d'une science en progrès continu n'est qu'une idéalisation. Pourtant, n'y a-t-il pas un certain abus à retraiter sempiternellement des mêmes problèmes ? Cette discontinuité condamnerait encore une fois la linguistique en tant que science, malgré les espoirs – ou les prétentions – des années cinquante, qui laissaient augurer une discipline-pilote, au carrefour des sciences exactes et des sciences expérimentales. On attendait Prométhée-Grouchy, ce fut Sisyphe-Blücher.
- 23 6. La dernière acception recensée risque d'accentuer la dérive au contact des puissants voisins que sont l'énoncé et le texte... D'abord, la « grammaire de texte » complète la « grammaire de phrase ». Plein feu sur la « cohérence » et la « cohésion ». Les anaphores cimentent l'ensemble. L'énonciation court tel un fil rouge au travers des énoncés, qu'articulent les « connecteurs », « opérateurs » et autres « indices cotextuels ». On glisse sans crier gare à la « linguistique du texte », où s'engouffrent les littéraires (nostalgiques d'une « explication de texte » à point nommé rafraîchie), des sociologues, des psychologues et des philosophes, les cognitivistes, pragmaticiens, herméneuticiens, néorhétoriciens, thuriféraires de l'argumentation..., tous hôtes parfois encombrants et oublieux çà et là des règles de l'hospitalité.
- 24 En grammairien de Béotie, qui n'a qu'un brin de laurier à sa couronne, mais qui aimerait dans quelques heures s'endormir dessus comme un loir, la conscience tranquille, je voudrais en terminant vous proposer un cadre de réflexion ou, mieux, une échelle.
- 25 • Au sommet, premier échelon : le langage, notre bien commun, notre fonds de commerce.
- 26 • Deuxième échelon : la langue, les systèmes en nous présents, hérités d'une pensée commune patiemment façonnée au cours des générations.
- 27 • Troisième échelon : le discours.

- 28 • Quatrième échelon : le texte, fragment linéarisé du discours.
- 29 • Cinquième échelon : sous le texte, la phrase, munie d'une énonciation et d'un énoncé.
- 30 • Sixième, septième et huitième échelons : sous la phrase, les mots ; sous les mots, les morphèmes ; sous les morphèmes, les phonèmes.
- 31 Un continuum, un long tissu aux mailles serrées, qu'il appartient au linguiste de débiter.
- 32 Linguistes de la langue vs linguistes du discours, linguistes de la phrase vs linguistes du texte ? Quelle blague ! N'allons pas recréer la dispute scolastique des grains de sable et du tas (combien de grains de sable pour constituer un tas ? combien de grains de sable retrancher avant de retransformer le tas en grains de sable ?). Seul compte à mon avis que le linguiste aventuré hors de son domaine de prédilection n'aura jamais à changer d'outils (ce n'est pas, disait Diderot, parce qu'on ne dispose que d'une petite lanterne dans la nuit noire qu'il faut souffler la bougie). L'essentiel est de raisonner ou d'agir *en linguiste*.
- 33 Donc, vive la linguistique ! Comme le Père Ubu criait « Vive la Pologne ! » Il ajoutait : « Sans la Pologne, il n'y aurait pas de Polonais. » Traduisons : sans linguistique, il n'y a pas de linguiste (un linguiste qui s'adonne au vélo ou à la planche à voile devient cycliste ou véliplanchiste). Et sans linguistes, attention, il n'y aurait bientôt plus de linguistique.

NOTES

1. Comparer cet extrait d'un compte rendu qu'a donné Meillet du *Problème de l'article* (dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 21, 1919, p. 180) : « M. Guillaume ne pouvait échapper à la difficulté qui rend malaisées – et vicie souvent – les recherches sur l'emploi et la valeur des formes : une forme grammaticale ne peut s'observer que dans des phrases particulières où elle a des emplois particuliers. En matière de valeur des formes, il est presque toujours difficile de trouver un exemple net, dégagé des circonstances accessoires, où l'on puisse appliquer les formules abstraites », la réplique de Guillaume « dix ans après » (dans *Temps et verbe*, p. 123) : « La linguistique savante [...] s'abstient autant que possible de définir les formes en termes généraux, préférant ne les connaître que dans leurs applications particulières [...]. De la sorte elle évite de se mettre en contradiction avec les faits, mais c'est le seul avantage qu'elle retire de cette attitude purement négative », et une confidence de Roch Valin (dans *La méthode comparative en linguistique historique et en psycho-mécanique du langage*, Québec, 1964, p. 32 et n. 1) : « ... la faute d'analyse à ne pas commettre, faute qui a conduit des esprits distingués, devant les contradictions auxquelles ils étaient acculés, à nier l'existence d'une forme unique dont on puisse tirer une telle diversité d'effets et à affirmer – non sans malice – qu'“il n'existe pas de formes, mais seulement des emplois de formes”. Ce qui, traduit en langage un peu truculent, voudrait tout aussi bien dire qu'“il n'existe pas de casseroles, mais seulement des emplois de casseroles”. Nous entendons encore le rire amusé de M. Guillaume le jour où nous reformulions devant lui l'axiome plus haut évoqué ».

AUTEUR

MARC WILMET

Université Libre de Bruxelles